

Cuba

Alain G.

Je suis parti tout seul, dimanche à 13 h en traînant ma vieille valise à roulettes. Hélas, tu n'es pas venue. Déprimée, tu as eu peur d'affronter "les autres", c'est à dire les participants de ce voyage organisé. J'ai eu beau te répéter que le plus dur c'était le départ et qu'après tout s'enchaînerait sans difficulté, tu t'es retranchée dans l'extrême facilité, celle qui consiste à ne pas même faire ta valise. Pourtant c'était tout simple. J'ai pris le bus pour Orly et au comptoir des voyagistes, on m'a remis mon ticket et mon visa pour Cuba. J'ai dû encore confirmer que tu ne venais pas. Puis, au guichet de la compagnie Cubana, j'ai fait enregistrer ma valise avant de passer les contrôles de police. Et, comme d'habitude, il n'y avait plus qu'à attendre. A l'arrivée, le guide nous attendait avec ses listes. Nous sommes 13 à monter dans le minibus qui nous mène à l'hôtel sans traîner. Pour nous, il est 4 h du matin, mais seulement 20 h ici. Tu vois bien que tout est simple ; un peu fatigant mais simple comme bonjour.

Lundi 6 Avril

Pas de problèmes de décalage horaire dans ce sens. Nous avons 6 h d'avance et je me réveille bien avant l'heure du petit déjeuner. Tu l'aurais aimé, il y a abondance de fruits exotiques (goyave, mangue, ananas) comme pour tous les matins à venir. Je fais la connaissance du groupe composé de trois couples et de femmes seules ou par deux. Le programme de la journée s'organise autour des visites de monuments ce matin (après passage à la banque) et d'un après midi de balade dans la ville, plus ou moins libre. Nous avons donc changé nos euros contre des CUC, les pesos convertibles (pratiquement la parité, alors qu'il y a 24 pesos contre un CUC, ce qui ne veut pas dire que la vie soit vingt quatre fois moins chère pour un cubain) avant d'aller voir la place de l'indépendance. Une statue équestre d'un général cubain (Antonio Maceo) devant un faisceau de machettes symboliques plantées dans le sol, le tout sur un tertre surélevé. Autre passage imposé, la caserne de la Moncada, aujourd'hui transformée en école, où Fidel fit sa première tentative de révolution (1953) contre Batista et qui finit à la case prison.

Après, un peu de route pour aller à l'entrée de la profonde baie de Santiago qui est très étroite. Un gros cargo sort lentement par la passe dominée par un fort (Castillo del Morro) que nous allons visiter. Il date de la période

espagnole, à l'époque où ils essayaient de se protéger contre la piraterie qui n'hésitait pas à envahir et piller les villes entières. Imposant ensemble de maçonneries militaires, de créneaux et de canons rouillés, qui n'a pas empêché les américains de vaincre la flotte espagnole devant la sortie du goulet. Le fort sert de musée, mais tous les panneaux sont en espagnol non sous-titré ; tu m'aurais bien aidé.

Déjeuner médiocre dans le restaurant au pied du fort. Les nappes en papier signalent que Paul Mc Cartney a tout trouvé très bon. Il devait faire référence aux "fishs and chips" de sa jeunesse, car c'est très quelconque. Mais la vue exceptionnelle sur la mer compense la fadeur des plats. Je découvre la bière locale, la *Bucanero* ; la canette, est à 2 CUC dans les restaurants.

Notre bus nous dépose au coeur de la ville, devant la cathédrale. Après quelques explications, notre guide Omar, un cubain d'éducation révolutionnaire, nous abandonne sur la place où il nous reprendra dans deux heures. Avec pour mission de trouver de l'eau en bouteille pour les jours à venir. Pas si simple. Je demande dans plusieurs boutiques d'alimentation qui vendent toutes sortes de boissons, mais aucun n'a d'eau en grande bouteille ! C'est l'occasion de voir comme tous ces magasins, sont pauvres. De rares produits sont largement espacés sur des rayonnages trop grands pour eux. Quel contraste avec une épicerie de quartier de chez nous !

Santiago est une ville pleine d'histoire. Elle se voit dans ses maisons, autrefois patriciennes qui ont gardé dans le style de leurs façades quelque chose d'ancien, de colonial. Elles sont joliment colorées de teintes qui ont pris au fil du temps des couleurs pastel. Les plus nobles, devenues des bâtiments officiels, ont des porches à colonnes et des motifs en relief soulignés de couleurs différentes. D'autres sont de simples baraques en bois sans autre ouverture que la porte.

Beaucoup de gens dans les rues et beaucoup de véhicules de transport. Cela va du vélo taxi, à un ou deux passagers, comme les rickshaws indiens, aux camions couverts avec d'étroites fenêtres, chargés à bloc, qui desservent les villages alentours. En passant par les autobus, quelques voitures récentes, mais surtout ces formidables américaines, certaines aux chromes étincelants, aux couleurs voyantes si ce n'est criardes, et trop larges pour ces rues étroites. La plupart font taxi. Elles sont nombreuses, plus de la moitié des voitures, surtout si l'on pense que la plus récente date de 1960 !

Donc des rues bruyantes, pleines de cris et de klaxons, encombrées et puant les gaz d'échappement. Pas mal de places qui servent de parking pour les cars et les taxis et de terrasses de café où il y a du monde. Il fait chaud, au moins 35 degrés, et les bancs à l'ombre sont pris d'assaut. Je finis par en dénicher un pour attendre notre bus qui vient chercher ceux qui ne rentrent pas à pied. Le soir, le dîner est prévu dans un rock café où nous nous rendons à pied. Mais l'endroit est sombre, étroit et la musique promise peu dans mes goûts ce soir. J'en profite pour m'éclipser et, sur le chemin du retour, je tombe sur une large place avec un café en plein air, aux tables espacées, qui

fait piste de danse. Un merveilleux orchestre joue du *son* à merveille, avec des chanteurs et un guitariste solo digne d'Eliades Ochoa. Quelques couples se trémoussent. La bière n'est qu'à 1 CUC, que demander de plus.

Mardi 7

Départ à 9 h pour Holguin, à 140 km. Le ciel est couvert et, après un arrêt dans une petite maison à la campagne où la propriétaire nous offre des fruits du jardin (mangues, bananes) et du café, il pleut franchement. A peine arrivés, nous allons déjeuner dans un restaurant en terrasse au sommet d'une colline, la *Loma de la Cruz*. Heureusement qu'elle est couverte, car par moment il tombe des cordes. Je commence à douter de pouvoir faire notre balade en ville cet après midi, tout en écoutant distraitement les deux musiciens qui égrainent plutôt bien tous les classiques cubains.

Mais c'est perdre le moral un peu vite. Au moment de partir, il ne pleut plus et nous pouvons grimper au belvédère du sommet pour une vue circulaire sur la ville, juste au dessous, et sur la campagne jusqu'au Yunque, cette montagne tabulaire si caractéristique. Notre bus nous conduit au centre ville et les premiers rayons de soleil crèvent les nuages. Nous nous baladons deux heures dans le centre historique sans une goutte d'eau et finalement sous un soleil éclatant ; c'est inespéré. Les impressions de Santiago se confirment, sauf que presque toutes les maisons sont à un étage. Beaucoup de magasins étriqués aux rayons presque vides, et pourtant c'est une région riche de nickel et d'industries. Rarement, il y a la queue dehors, réglée par une employée qui filtre les entrées. Plusieurs centres culturels modestes s'ouvrent sur les quatre places majeures ainsi que quelques musées dont les vitrines laissent voir des collections vieillottes (coquillages, gravures et vieux tromblons). Deux belles églises, dont l'une se visite, un centre artisanal bourré d'horreurs à faire fuir le touriste. Des places relativement ombragées avec des statues des héros des guerres d'indépendance, dont Calixto Garcia qui, en tentant de se suicider d'une balle dans la gorge l'a faite ressortir par le front et qui n'en est pas mort !

Nous sommes logés dans un complexe de bungalows, nettement en dehors de la ville, au sommet d'une colline qui donne une large vue sur des campagnes cultivées. Malgré une rassurante piscine, l'eau est rare aux robinets et toujours froide.

Mercredi 8

Nous revenons d'abord vers Holgin, au point de repasser par la ferme où l'on a pris un café hier. Nous refaisons de même avant de reprendre la route et d'obliquer vers l'est. C'est la vraie campagne avec des attelages de boeufs qui tirent de lourdes charrettes en bois plus ou moins chargées de cannes à sucre. Les paysans nous font de grands sourires et veulent nous serrer la

main. On oblique sur une piste qui monte rude jusqu'à rejoindre une ligne de crête. C'est la région des mines de nickel, au repos depuis quelques temps si l'on en juge par le retour de la végétation. Elle aboutit à un lodge où l'on déjeune avant la balade de l'après midi. Ce complexe touristique paraît bien isolé, au milieu de la forêt, mais c'est l'occasion d'une découverte botanique.

Notre guide, Omar, nous détaille plantes, arbres et oiseaux, discours qu'il entrecoupe de souvenirs personnels et de la place des végétaux dans l'iconographie populaire. C'est son style, il ne rate jamais une occasion de nous vanter les mérites de la révolution, et les nombreux sacrifices que lui ou sa famille ont fait par amour de ses dirigeants. Il nous questionne sur les arbres qu'il vient d'identifier et, à de rares exceptions près, nous nous trompons régulièrement et confondons inlassablement le goyavier et le manguiier, l'amandier et le caroubier, la papaye et le tamarin, le fromager et le flamboyant, actuellement sans fleur. J'ai juste retenu l'arbre à belle mère, parce que ses feuilles sont vertes d'un côté et presque blanches de l'autre. Si l'on ne voit que le côté vert, c'est qu'il ne pleuvra pas, ce qui devrait arriver aujourd'hui. Pourtant, pendant que nous contemplons les roches à peine mouillées d'une cascade aujourd'hui à sec, le ciel s'assombrit fortement. Au passage par un lac asséché, il est clair que l'orage arrive, et nous rentrons sans tarder. Une demi heure plus tard, les pluies diluvienne font mentir les prédictions de l'arbre. Comment elles durent une bonne heure, je m'inquiète pour les marches à venir.

La pluie a cessé pour l'heure du repas, mais sur le chemin du restaurant, je croise les paons tout mouillés juchés sur la rambarde. Au retour, ils y seront encore, toujours aussi minables et je ne peux m'empêcher de m'imaginer dans leur état si j'avais dû affronter une telle pluie, que je redoute pour les jours à venir.

Jeudi 9

Journée de bus pour l'essentiel, pour gagner la petite ville de Baracoa au nord-est de l'île. C'est là que Christophe Colomb a pris pied sur Cuba et il aurait dit que c'était le plus bel endroit au monde! En attendant, la route n'est pas toujours goudronnée et pleine de nids de poule que notre chauffeur négocie, en douceur. Nous traversons le village de Mayami, immortalisé par la chanson Chan-chan de Compay Segundo qui est devenue un tube national joué par tous les orchestres de restaurant, à chaque repas, et par tous les mendiants musiciens, à chaque coin de rue, du moins dans l'Orient. C'est son village natal par ailleurs sans cachet.

Avant d'arriver à la ville, nous faisons une pause déjeuner sur la Playa Maguana avec un plat de crevettes et de minuscules calamars délicieux. Début d'après midi sur la plage. J'ai apporté mon masque et mon tuba dans l'espoir d'atteindre le banc de corail sur lequel la mer se brise. Il est assez loin et, sans palmes, je n'arrive pas à avancer contre le flux. Le vent assez

fort pousse la mer contre moi et parfois je n'avance pas par rapport au fond. Après une demi heure d'efforts, je renonce, d'autant mieux que les fonds sableux parsemés de posidonies ne me donnent guère d'espoir quant au corail et aux poissons.

Arrivée à Baracoa vers 17 h, et courte promenade sur le Malecon, l'avenue en corniche sur le bord de mer. Cette côte plein nord, est agitée de vagues qui viennent se briser sur les rochers créant des embruns. Les maisons du front de mer sont toutes délabrées et un trois petits immeubles de style HLM paraissent abandonnés. Les rampes de balcon sont toutes rouillées et la peinture part en lambeaux. Triste contraste face à ce panorama merveilleux.

Au sortir du dîner, dans un hôtel restaurant de la rue piétonne, je traîne devant les cafés où des orchestres jouent de la musique. A ma grande joie, c'est toujours de la musique cubaine, ou pour le moins de la zone tropicale. Enfin un pays où la musique traditionnelle a gardé toute sa valeur, alors qu'elle l'a perdue dans bien des endroits (Grèce, Turquie, etc) au profit d'une purée internationale servie avec un accent local, ce que l'on appelle la World music. Devant la *Casa de la Tova*, les gens dansent et boivent en jetant un oeil sur l'orchestre par les fenêtres grandes ouvertes.

Vendredi 10

Un programme de randonnée pépère nous attend aujourd'hui. Il s'agit de se promener dans la campagne, à la découverte des arbres (le cacaotier et l'arbre à pain viennent s'ajouter à la liste de nos indécisions) et des oiseaux (aigrette, pic vert, colibri). Notre première rencontre programmée fut avec un fils de général de la révolution (il a l'air bien jeune), qui nous propose de grosses boules de chocolat pur à 1 CUC les deux. Peu après nous arrivons à la mer que nous suivons par un très beau sentier sous les cocotiers. Un paysan entraîne son coq de combat aux cuisses déplumées. On aboutit à une cabane où réside un vieux couple d'indiens, selon Omar les derniers survivants dans l'île, qui vendent du petit artisanat. Retour par la plage, à la recherche de grosses graines porte bonheur, emportées puis rapportées par la mer.

Arrivés à la rivière, nous traversons sur deux barques pour rejoindre un îlot habité par des descendants de chinois. Ils n'ont pas les yeux plus bridés que moi, mais ils ont construit de très belles maisons sur pilotis, tout en bois et matériaux de l'île. Arrêt dans l'une d'elles pour une dégustation de fruits magnifiques éventuellement accompagnée de rhum. Nous finissons de parcourir l'îlot avant d'emprunter de nouvelles barques afin de traverser la rivière Toa. De l'autre côté nous attend un excellent déjeuner avec un plat de micro poissons formidable. Après, nous nous baignons dans la rivière et bavardons tout en séchant. Encore une toute petite balade aujourd'hui.

Retour à l'hôtel et promenade photographique au cours de laquelle je découvre le port, un quai massif et vide, une carcasse d'épave rouillée pour arrêter le clapot, et plein de petits bateaux à l'encre. Le ciel orageux au

dessus du Yunque, cette montagne en forme d'enclume, donne à la mer un reflet argenté de toute beauté. Dans les rues, les petites maisons basses, souvent très colorées se juxtaposent avec bonheur et justifient la réputation de belle ville de Baracoa. Dîner dans un restaurant plutôt chic qui nous sert des écrevisses géantes et des poulpes délicieux. Au sortir, nous passons une bonne heure devant la Casa de la Tova, pour écouter de la musique et regarder les danseurs. Deux jeunes cubains très élégants font virevolter des européennes d'âge mûr avec aisance ; ils feraient danser une bûche ! Le patron, dans une langue cosmopolite, nous invite à consommer. Je suis fasciné par le guitariste imperturbable, qui joue, tel Buster Keaton, sans laisser paraître la moindre émotion ni regarder son manche.

Samedi 11

Aujourd'hui, nous a dit Omar, "c'est de la marche sérieuse, on va monter". Mais tout d'abord nous nous arrêtons à la chocolaterie inaugurée par le Che en 1963. C'est lui la vraie vedette de la révolution et ses portraits sont plus présents que ceux de Fidel. C'est l'occasion de signaler qu'il n'y a aucun culte de la personnalité de sa part. Il n'est nulle part présent, pas plus que son frère Raul. La figure emblématique du pays, c'est Marti qui a son buste à l'entrée de toutes les écoles. Mais, modeste, il a toujours les yeux baissés, la tête penchée vers le bas ; ce n'est pas un héros qui vente l'avenir radieux.

Je croyais aller jusqu'au pied du Yunque, et nous nous enfonçons depuis la route sur un chemin plat, avec un guide local supplémentaire, le même qu'hier qui n'avait pas servi à grand chose. Mais au lieu d'avancer régulièrement, nous nous arrêtons sans cesse pour des explications botaniques. Les plantes médicinales sont même venues s'ajouter aux colles sur les arbres. Au bout d'une heure, alors qu'il en aurait fallu deux fois moins sans se presser, nous atteignons un groupe de maisons où des enfants jouent au base ball. Là, on commence à monter ; plutôt raide mais je dois attendre à chaque bifurcation. Au sommet d'une colline je pensais aller sur la gauche, découvrir la montagne plate, mais nous allons à droite et redescendons sur un charmant carbet où nous faisons une pose coco ! Un jeune homme part et revient avec un grand sac de noix de coco, qu'il nous ouvre. Chacun la sienne et, avec une paille naturelle, nous buvons le lait très désaltérant. C'était inutile de prendre de l'eau.

Encore une montée, encore une descente et à 12 h 30 nous retrouvons la route. Reste 300 m pour arriver chez le paysan qui a organisé le déjeuner. La table est tapissée de feuilles de bananier, l'assiette est un tube de bambou coupé dans le sens de la longueur et une petite cuillère, aussi en bambou, qui tient lieu de couvert. Délicieux plats à base de légumes, d'une purée de courge et des mêmes petits poissons déjà rencontrés. Pour la bouffe, il n'y a rien à dire, mais pour la randonnée c'est léger.

Début d'après midi au bord d'une autre rivière pour un bain dans le

courant et retour à Baracoa. Je monte jusqu'au château qui domine la ville, aujourd'hui transformé en hôtel. La vue est plus jolie d'en bas que d'en haut et le ciel gris ne fait nullement ressortir le relief. Je m'aperçois qu'il y a beaucoup de toits crevés.

Dimanche 12

Départ matinal, car il y a une grande journée de bus à effectuer pour rejoindre Bayamo. D'abord nous empruntons la route de la Farola qui franchit avec moult virages une montagne couverte de forêts avant de redescendre sur la mer. Cette descente est réputée comme la plus belle route de Cuba. C'est bien possible ; toujours de la forêt sur des pans de montagne et, au fond, la mer d'un bleu méditerranéen. Pause photo dans un virage où nous attendent une demi douzaine de vendeurs à la sauvette qui essayent de nous placer du chocolat, des cônes de coco rapés et de nous taper de quelques CUCs, ou d'une savonnette récupérée à l'hôtel.

Nous rejoignons la mer que nous longeons jusqu'à Guantanamo, la baie dont l'ouverture sur la mer est sous contrôle américain. Omar nous explique que c'est une contrepartie de l'indépendance accordée par les USA en 1902, après qu'ils aient chassé les espagnols et subtilisé le pouvoir à la guérilla cubaine. Ils louent la zone pour une somme dérisoire et le traité, valable pour un siècle, n'a été ni annulé ni renégocié en 2002. En attendant, les américains continue d'y mener leur répression inhumaine et extrajudiciaire tout en se présentant comme les champions de la démocratie et du droit international. Les geôliers ne sortent jamais de leur base et, du temps de Reagan, ils se permettaient même de tirer sur les militaires cubains qui passaient à leur portée.

Nous sommes repassés par Santiago, pour déjeuner dans le même lieu sordide (graffitis et signatures sur les murs) que j'avais déserté en arrivant. J'avais bien fait et j'aurais dû recommencer (service très long, bouffe insipide et vidéo de rock'n roll en permanence).

Route peu attrayante jusqu'à Bayamo, que nous atteignons vers 17 h. La piscine de l'hôtel (d'état) sert aussi de piscine municipale et elle est pleine d'enfants bruyants. J'en profite pour aller faire un tour en ville dont le centre n'est qu'à 2 km. Les rues sont presque désertes en ce dimanche après midi, jusqu'à la place de la Révolution où se prépare une petite fête. Deux jeunes filles endimanchées posent dans une calèche, des enfants se promènent dans un chariot tiré par une chèvre, un édile commence un discours auquel je ne comprends rien. Mais c'est ambiance de fête, les gens boivent au terrasses des cafés et les enfants courent de toute part.

Lundi 13

Aujourd'hui, nous allons voir les hauts lieux de la Révolution cubaine, le camp de Fidel dans la Sierra Maestra. D'abord un peu de route dans la direction des montagnes, puis deux taxis pour nous mener jusqu'à un village où nous passerons la nuit dans un lodge écologique. Puis nous reprenons les taxis qui grimpent une route extrêmement pentue pour rejoindre le point de départ des sentiers. Elle est tellement raide qu'il n'est pas question de la monter à vélo ! Elle n'a été cimentée que récemment pour servir d'accès à la Sierra Maestra aux militaires en cas de conflit avec les USA. Un chemin bien balisé indique la direction à suivre. Au bout d'une demi heure, on atteint une ferme qu'il faut traverser et au bout d'une autre demi heure, les premiers baraquements du camp de Fidel.

Tout est extrêmement simple, de grossières baraques en bois cachées par la forêt. Le tout est dans des terrains en pentes, avec un mince ruisseau qui passe à proximité, mais même pas une canalisation vers la cuisine. D'ailleurs, si ce n'était pas marqué au dessus, je n'aurais jamais deviné qu'il s'agissait d'une cuisine ou d'un endroit où manger. La plus grosse maison, sur deux niveaux, est celle de Fidel. En bas une guérite où devait se tenir un soldat et au dessus, deux petites pièces ; l'une contient un frigidaire à gaz, une table et un banc en bois et l'autre un lit. C'est ce qu'on trouverait dans une cabane de berger en pleine montagne. Ici se tenait quand même le commandement d'une des rares révolutions qui a réussi et perduré plus de 50 ans et où ont résidé jusqu'à 300 soldats, beaucoup moins en général, puisqu'ils venaient aux ordres et repartaient aussitôt.

Retour au parking et, pour une partie d'entre nous, descente à pied jusqu'au lodge malgré la pluie qui menace. Elle finira par nous rattraper, mais sans grosses intempéries. L'orage n'éclatera que pendant le dîner, un peu tristounet, qui nous attendait. Mais dès qu'il fut passé, arriva un orchestre de premier ordre qui ne jouait pratiquement que pour nous. Du *son* de premier ordre avec le *tres*, sorte de guitare au manche court dont les six cordes, deux par deux rapprochées, sont accordées à l'unisson. Et selon les morceaux, le percussionniste usait d'un instrument fait d'une mâchoire animale. Quand il est frappé du poing, ce sont les dents branlantes qui font le bruit de percussion. Après quelques morceaux, ils nous ont proposé leur disque, que plusieurs ont acheté. Sans doute dopés par notre enthousiasme, ils se sont remis à jouer pour une bonne heure, nous offrant finalement une bonne soirée au cours de laquelle tout le monde a dansé, sauf moi, malgré les oeillades de la chanteuse rondelette qui me tendait les bras.

Mardi 14

Ce sont les mêmes taxis qui doivent nous ramener jusqu'au bus par cette route trop raide pour lui. Une fois réunis, nous retournons à Bayamo pour

une visite guidée. Le bus nous dépose sur la même place de la Révolution et Omar nous explique l'importance de cette ville dans la guerre d'indépendance, la première. Le grand homme du pays, c'est Cespédes, un riche propriétaire terrien qui a affranchi ses esclaves avant de les enrôler machette à la main pour conquérir l'indépendance. Ça n'a duré qu'un temps et encerclés par les troupes espagnoles, ils ont préféré mettre le feu à la ville plutôt que de la leur rendre. Le miracle, c'est que toute la ville à brûlé, sauf la maison de Cespédes qui se visite aujourd'hui comme un musée de la première guerre d'indépendance. Un tour en ville en attendant l'heure du déjeuner. Des rues nettement plus animées qu'avant hier et même la queue devant certains magasins ou des marchands ambulants qui vendent des *empenadas* ou des glaces. Pas grand chose à voir, même si l'on compte la bibliothèque municipale et la maison (fermée) au fronton marqué des symboles maçonniques. Nous nous retrouvons tous dans l'église qui a le privilège d'être relativement fraîche! Avant de passer dans un restaurant qui offre une terrasse couverte avec une jolie vue sur la campagne, mais une nourriture conventionnelle et insipide.

Départ pour Camagüey, ville du centre, où nous dormons ce soir. Adieu l'Orient. Nous n'y arriverons qu'à 17 h, après trois heures de route monotone. L'hôtel est face à la gare, c'est à dire que le passage des trains (de marchandise) qui sifflent et manoeuvrent s'entend bien. Sauf pour moi dont la fenêtre donne sur un patio intérieur transformé en bar, avec une télévision tonitruante. Tous les climatiseurs donnent aussi dans cette cour intérieure, si bien que j'aurais encore préféré les trains. Nous partons par la rue piétonne qui traverse la ville vers 18 h. Le côté de la gare n'est guère remarquable et les magasins d'état, reconnaissables à leur surface bien trop grande pour ce qu'ils ont à vendre, ferment. Quel contraste avec les boutiques privées étroites et surchargées d'articles divers et souvent peu utiles (peluches, coussins, chaussures, CD copiés mais garantis 3 mois, téléphones portables, etc). Omar nous a expliqué que tout le monde téléphone en pcv, et personne ne répond directement. Un code permet de savoir que c'est l'appelé qui va payer. s'il veut répondre, il utilise une cabine téléphonique, beaucoup moins chère. Si bien que le portable ne sert pas à téléphoner mais à prévenir quelqu'un qu'on veut lui parler. Et il y a la queue devant les taxiphones. Vers le centre et l'autre bout de la ville, nous traversons quelques belles places devant de grandes églises. Et toujours des statues très appliquées des grands hommes des guerres d'indépendance. Au sortir du restaurant, très quelconque où un mauvais trio nous a assommé d'une musique sirop et bruyante, il y avait toujours autant de monde dans les rues.

Mercredi 15

Retour au centre de Camagüey pour visiter l'intérieur des églises, fermées hier soir. Une seule était ouverte qui n'avait guère d'intérêt. Nous sommes

retournés sur la jolie place de San Juan de Dios où j'ai pu photographier une très bonne peinture de la place au XIX- ème siècle. A l'époque, pas de marchand ambulant qui étalent leurs articles pour touristes.

Puis nous faisons la route pour Trinidad en passant par Sancti Spiritus. C'est une très belle ville coloniale, plus intéressante que Camagüey. Bien que ce soit aux heures les plus chaudes de la journée, nous nous y sommes promenés plus de deux heures à la recherche de belles maisons peintes d'architecture ancienne. Elles sont nombreuses, jusque dans de petites ruelles où l'on n'a pas assez de recul pour les photographier.

Un tour au marché libre, par opposition au marché d'état, nous rappelle combien la vie est difficile pour les cubains. Les prix, fixés par les paysans, font que les denrées les plus élémentaires sont chères pour celui qui ne dispose que d'un salaire d'état (de 300 à 600 pesos, soit 12 à 25 euros par mois). A 12 pesos la livre de haricots sec, il doit en consommer avec parcimonie! Sans parler de la viande deux fois plus chère. D'où la course aux CUCs, qui donnent un complément de salaire, mais pas un pactole, car tout ce qui se paye en CUC est cher, comme l'essence à 1,10 le litre. Selon Omar, beaucoup de cubains ont un parent à l'étranger qui envoie une aide. Pour ceux qui ne l'ont pas, heureusement qu'il y a le carnet d'alimentation qui donne une nourriture de base pratiquement gratuite mais en quantité limitée, et s'il y a un arrivage. J'ai plusieurs fois vu des queues à l'heure de la livraison et les clients repartir avec leur palette de 30 oeufs.

Vers 18 h, nous avons rejoint Trinidad où, pour la première fois, nous sommes logés chez l'habitant, par petits groupes, dans plusieurs maisons. Nous sommes plusieurs à être peu satisfaits des chambres et nous regrettons les hôtels d'état. Nous avons tous eu droit à de la langouste, cuite sans sauce, servie avec du riz blanc et des patates douces. Un peu décevant.

Jeudi 16

Balade dans Trinidad. A l'aide des plans des guides, nous avons fini par comprendre que nous étions au sud du quartier historique, à environ 2 km du centre. Omar nous fait contourner la ville par l'est jusqu'à une église en ruine à côté de la prison. Entre les deux, un petit parc dans lequel les gens viennent avec des oiseaux en cage, d'où un chant délicieux. Mais jusqu'ici, de pauvres petites maisons basses, à peine colorées. Puis nous continuons notre tour par le nord et la palette s'enrichit. Les maisons se font plus grandes et sont souvent des boutiques. Des clochers bien peints apparaissent. Nous sommes au dessus de la Plaza Mayor et descendons, par une succession de palais somptueux, jusqu'au jardin parsemé de grands palmiers qui occupe tout son centre. Nous en visitons plusieurs, car ils sont presque tous ouverts au public. Les uns sont des restaurants qui ont gardé la vaisselle ou au moins les meubles et la décoration du XIX-ème, les autres sont des galeries de peintures qui exposent des tableaux qu'on devrait refuser même dans les

ventes de charité. Des croûtes immondes et je me demande bien qui peut acheter ça.

Les autres palais sont des musées, payant (2 CUCs), qui ont accumulé les meubles et les objets précieux. A plusieurs, nous sommes aller visiter le Museo Romantico qui expose le cadre de vie de la famille Cruz y Brunet, grand propriétaire terrien, qui vivait dans un luxe grandiose, accumulant meubles cubains, porcelaines, argenterie et bibelots européens. Pour une pause avec un peu de fraîcheur, je suis entré dans la cathédrale sur la place. Curieusement, le chœur et les chapelles latérales sont habillées de bas reliefs en bois sombre représentant des villes et des clochers de style gothique. Dans des niches reposent des statues plus ou moins réussies.

J'ai consacré le reste de l'après midi aux quartiers nord, nettement plus pauvres. Le changement est brutal ; à 200 m de la Plaza Mayor, fini les boutiques de nappes et napperons brodés et ajourés, ou les étals d'artisanat pour touristes, des cuirs, des objets en bois sculptés, des bijoux de pacotille, sans compter les maracas et autres instruments de percussion. Ils tapissent les moindres ruelles tout autour de la place, mais dans cette direction ils disparaissent très vite. Restent des enfants qui jouent sur les pas de porte, des chevaux qui attendent tout sellés. Les portes restent ouvertes parce qu'elles donnent le jour à des pièces étroites et encombrées. Au bout de la rue Encarnation, on est presque à la campagne, au pied de collines sèches.

Au retour j'ai découvert un temple Yemaya, variante de la Santeria, mélange de religion et de magie. Dans l'entrée une grosse poupée noire et entièrement habillée de blanc est posée sur une chaise, dans une pièce nue. Les murs, également blancs, sont peints d'une ligne bleue qui fait le tour de la pièce en dessinant des vagues et des poissons stylisés. Dans la pièce principale, ouverte sur un jardin où une famille vit sa vie sans s'occuper de rien, se tient, sur une sorte de faux rocher, une vierge noire portant couronne en robe blanche avec une cape bleue. Elle tient un poupon noir aux yeux bleus habillé des mêmes couleurs. Devant cette madone plusieurs rangées de bancs rustiques sont alignés. Étrange église.

Vendredi 17

Départ matinal, car il faut arriver assez tôt à La Havane pour faire un premier tour en ville. Mais d'abord, nous commençons par écraser quelques centaines de crabes, car ils sont des milliers à traverser la route. C'est la période de ponte et ils sortent des marais pour aller sur la plage. Petits mais combattifs, il dressent leurs pinces face au véhicule, au lieu de fuir.

Nous devons visiter Cienfuegos, encore une ville historique classée au patrimoine mondiale de l'Unesco. Le bus nous dépose sur la place principale, qui contient la plupart des beaux bâtiments, et nous avons une heure pour errer dans la ville. Pour ma part, je suis allé vers le port, car la ville est située au fond d'une baie profonde. Pas grand chose à voir en dehors de la

côte en face. Retour vers la place pour prendre une grande rue commerçante sans intérêt. Ce n'est qu'au retour que j'ai aperçu le Palacio Ferrer avec son kiosque élancé dans le ciel.

Maintenant, il faut suivre le bord de mer vers le nord pour aller à la Baie des Cochons. Cet épisode peu glorieux pour les USA, qui ont tenté de renverser le régime castriste en envoyant des mercenaires cubains de Miami sur l'île, est célébré par le régime actuel comme une grande victoire sur l'impérialisme américain. Et c'est justifié, car les mauvais coups de l'oncle Sam sont nombreux (Nicaragua, Chili, etc) et toujours victorieux, sauf là ! En fait, nous ne faisons que passer par le lieu de débarquement, pour gagner un restaurant au bord de la mer qui permet de se baigner. Il y a même un *cenote*, vaste trou d'eau mi salée mi douce, où nagent quelques poissons exotiques, des bleus et des rayés jaune et noir. Et en plus, le bar est à volonté, mais il faut faire la queue.

Ambiance assoupie tout au long de la route et nous arrivons à l'hôtel de La Havane, en plein dans la vieille ville, vers 17 h. Le temps de poser les bagages, je me précipite sur le célèbre Malecon, d'autant que le soleil va se coucher sans nuage. Je prends bien soin de gagner la zone face à l'Atlantique, même s'il n'y a ni vague ni écume à attendre. Mais quelle déception ! La plupart des immeubles sont lépreux, voire en ruine, et les quelques bâtiments récents sont soit disproportionnés, soit ridiculement modernes. Restent pas mal de ces vieilles voitures américaines qui sillonnent cette corniche et qui consolent ma nostalgie.

Retour vers le centre en coupant par l'intérieur. Bien que je sois dans la plus grande avenue (Trocadero) c'est la misère : des immeubles sans doute jamais entretenus, des gens habillés de haillons, des gravas et des trous partout, des travaux à peine commencés et jamais achevés. Il faut repasser le Prado pour voir une amélioration et arriver vers la Place d'Armes pour trouver une belle ville historique. Omar nous avait annoncé la plus belle ville du monde, ... avec les yeux de Chimène.

Samedi 18

Journée de balade dans La Havane. D'abord avec notre bus, car la ville est bien trop grande pour tout voir à pied et les transports en commun semblent inexistantes. Le Malecon à l'air moins délabré en roulant qu'à pied, mais surtout on peut aller plus loin. Il n'a pas meilleure allure, mais il permet d'atteindre d'autres quartiers plus chics. Ce sont des séries de grands immeubles ou des quartiers plus résidentiels, de grosses maisons avec des jardins. Nous passons par le cimetière avant d'aller sur la place de la Révolution. Un gigantesque espace, pour deux millions de spectateurs des discours fleuves de Fidel au meilleur de sa forme. Par contre le monument, dû à un architecte français, est moche comme tout. Roger Marti, en père de la révolution, médite au pied dans la position de penseur de Rodin avec le bras sur

le genou.

Et puis nous avons marché dans toutes les rues du quartier historique. Avec Omar jusqu'au déjeuner, qui nous a fait découvrir les belles places et les palais restaurés. Tout seul ou en petits groupes l'après midi. Jusqu'à une petite pluie dont nous nous sommes abrités sous un porche, avant de regagner l'hôtel. Car la moitié du groupe, ceux qui n'ont pris que deux semaines, repart ce soir pour Paris. Brefs adieux et promesses de rester en contact.

Je suis ressorti pour aller arpenter le Malecon, cette fois-ci le long de la baie. Autant de pêcheurs, mais moins de cannes à pêche, car il n'ont qu'une simple bobine de fil de pêche et un hameçon. Il n'y a plus l'ambiance du grand large, puisque la rive opposée est à quelques centaines de mètres. Curieusement, il n'y a aucun pont et je me demande comment passer de l'autre côté où il y a, en plus du fort, un quartier et même une balade recommandée par mon guide. Retour par le centre où c'est l'heure des bars et des orchestres ; comment résister ?

Dimanche 19

A 8 h 30, nous voilà partis à six, toujours dans le même bus avec le même guide et le même chauffeur. Nous sortons de la ville par la Cinquième Avenue qui est ici aussi très chic ; c'est l'avenue des ambassades. La Havane s'étend très loin vers l'est et nous mettons plus d'une demi heure pour sortir de la ville et prendre l'autoroute. Nous arrivons trois heures plus tard au refuge rural de Mil Cumbres. Là, on nous a prévu un dortoir pour six qui a deux défauts majeurs. L'accès se fait au travers d'une salle d'eau qui fait aussi WC, pour ce dortoir et un autre de cinq ou six places, déjà pris. Il suffit que les toilettes soient occupées pour qu'on ne puisse plus ni entrer ni sortir ! Et ce dortoir ne fait que 3 m sur 5, si bien que les lits occupent toute la place. Même pas la surface légale dans les prisons françaises ni de quoi poser sa valise par terre ! Voyant cela, je vais visiter les autres bâtiments et j'en trouve un libre, plus vaste avec une terrasse couverte, six lits et une salle d'eau extérieure. Je vais voir Omar pour qu'il plaide notre cause avec le maître des lieux qui ne veut pas céder, parce d'autres groupes vont arriver. Mais nous insistons et il finit par accepter ! Ouf, après changement, c'est nettement mieux.

L'après midi, nous partons faire une balade au pied du plus haut sommet de la région, le Pan de Guajaibon. Il fait plus de 35 à l'ombre, et il n'y en a pas toujours. Nous errons sur des chemins qui relient quelques fermes et leur champs. Mais tout ça n'a pas d'autre intérêt que de nous occuper. Le point le plus loin du départ est le lieu de capture d'une eau souterraine qu'on ne voit pas et le meilleur moment est celui du partage d'un ananas sauvage. Sans doute pour nous achever, Omar nous propose un bain dans une rivière. Hélas, ce n'est qu'une marre aux cochons, fort nombreux dans le coin et plus encore devant cette eau nauséuse.

Au retour, plusieurs groupes sont arrivés et c'est la cohue sur l'esplanade devant la salle des repas. Que des français qui doivent se refilet l'adresse pour une randonnée pas trop loin de La Havane. Mais tout s'organise bien, en deux services pour le repas du soir. Et l'incontournable orchestre qui vient nous jouer tous les classiques cubains (Hasta siempre Commandante, Sabroso, Chan Chan, Guajira Guantanamera, Besame Mucho, Lagrimas negras, .. etc) avant de faire passer la caisse.

Lundi 20

Grande randonnée pour aujourd'hui, dans le parc Manejada San Marcos, avec un déjeuner chez un paysan. Mais il s'est désisté et Omar nous propose de faire deux plus petites balades et de repasser déjeuner ici. Nous optons pour la randonnée prévue avec un repas plus tardif au retour. Nous sommes partis d'un peu plus loin avec le bus et avons traversé la réserve. D'abord le long de collines couvertes de pins aux aiguilles très longues et très raides pour nous retrouver à l'envers du sommet d'hier. Puis nous avons traversé une forêt assez opaque pour revenir au même hameau final. En fait, cette balade sans but n'a duré que 3 h, peut être parce que la baignade prévue s'est transformée en bain de pied, faute d'eau assez profonde et que la rivière à traverser était à sec. Nous sommes arrivés à 13 h au gîte, heure normale du déjeuner. Mes camarades sont répartis à 15 h 30 pour une autre promenade à laquelle j'ai renoncé.

Nous ne sommes plus que deux groupes pour dîner ce soir. Pas de musique, mais plus de bière non plus ; c'est grave.

Mardi 21

Départ matinal pour Viñales en passant par une route pas partout goudronnée. C'est la région du tabac, la meilleure terre du monde, nous dit Omar. Mais comme la cueillette à déjà été faite, il n'y a rien à voir dans les champs. Juste de grosses collines calcaires couvertes d'arbres, les *mogotes*, et beaucoup de chevaux attelés ou montés. En cherchant à acheter de l'eau, nous passons par un village qui n'a plus d'électricité depuis plusieurs jours, donc (!) les magasins sont fermés. A Viñales, c'est l'eau courante qui fait défaut, mais la station à essence vend des packs de 6 bouteilles.

Peu après la sortie, nous partons à pied à travers champ. Après une heure de marche, nous arrivons chez un cultivateur de tabac qui nous fait le grand jeu. On nous montre des feuilles séchées. Pour un cigare il en faut 4, plus la cape, la feuille de couverture qui doit pousser abritée du soleil. Il commence par choisir, ôter les tiges et rouler ses quatre feuilles, puis il coupe les bouts pour donner forme au cigare. Enfin, il roule le tout dans la cape et colle l'extrémité avec du miel. C'est fini, il trempe le bout dans le miel, en sort un autre et nous les offre.

C'est plutôt bon, pas trop fort pour ceux qui n'ont jamais fumé. Mais je ne retrouve pas le goût des cigares cubains de ma jeunesse ; il faut dire que je n'ai plus fumé depuis 18 ans et j'ai peut être un souvenir enjolivé par d'autres impressions. Enfin nous faisons tourner les cigares et c'est Thierry et moi qui les finirons. Le patron nous apporte sa production ; des paquets de 10 cigares, bien emballés dans la base d'une feuille de palmier pour 20 CUCs. Je ne me sens pas d'en fumer autant et il ne fait pas de paquet de cinq, alors je n'ai rien pris. Mais j'ai gardé dans la bouche un goût de tabac toute la journée.

Nous visitons le hangar, un double toit qui descend jusqu'au sol, où sèche la récolte de cette année. Les bouquets sont suspendus dans un clayonnage magnifique et la couverture du toit en feuille de palmier laisse passer l'air au ras du sol. Il fait frais dans cette pénombre parfumée de senteurs de tabac, et certains regrettent l'époque où les touristes dormaient dans les séchoirs. C'est maintenant interdit.

Encore une petite demi heure de marche pour arriver chez le paysan où nous déjeunons dehors, simplement. D'autres clients sont venus à cheval. Puis nous prenons nos chambres chez l'habitant vers 14 h. A 16 h, nous repartons pour un tour de Viñales, située à un petit km, alors qu'il fait encore bien chaud. Ce n'est pas vraiment une ville, car il n'y a pratiquement qu'une seule rue. C'est une suite de maisons basses, colorées et qui sont destinées à la location de chambres chez l'habitant. La place de l'église marque le coeur du village. Dans le prolongement de la rue se trouve tous les restaurants, de part et d'autre. Une ruelle transversale conduit au stade où des enfants jouent au base ball. Une autre regroupe tous les stands d'artisanat. Seule différence avec les stands habituels, on y vend des étuis à cigares en bois ou en cuir. Dans la seule boutique de boissons, il n'y avait même pas de bière cubaine !

Mercredi 23

Départ à 9 h pour une balade dans les *mogotes* et l'ancien village des *aquaticos*. Nous suivons quelques chemins entre les champs avant de remonter le lit d'un torrent qui longe la face calcaire d'un *mogote*. En montant dans la forêt et dans un lit de cailloux, on traverse quelques clôtures jusqu'à arriver à une ferme. C'est là que vivait une famille qui a obtenu la guérison miraculeuse de leur enfant grâce à une source d'eau claire. En fait, il reste juste un vieil homme, ravi de ces visites, qui offre à chacun une mangue qu'il fait tomber des arbres alentours. Mais elle se mérite, puisqu'il faut une bonne heure pour monter jusque là.

Après, nous restons plus ou moins à ce niveau, pour de splendides points de vue sur la vallée et ses excroissances rocheuses. Puis nous descendons progressivement vers la plaine de Viñales. Elle semble richement cultivée, même si les fermes trop isolées n'ont que deux panneaux solaires en guise

d'électricité. Il y a des animaux partout, chèvres, porcs et chevaux et des attelages de boeufs qui labourent ou tirent une sorte de traîneau sans roue qui sert à ramener du bois. Au bout de deux heures, nous rejoignons la route peu après un immonde morceau de falaise peinte, appelé le Mur de la Préhistoire. Sur une vingtaine de mètres en hauteur comme en largeur, les rochers, badigeonnés par morceaux de couleurs vives, sont peints d'animaux datant de la préhistoire. Le temps de traverser la route et d'atteindre le restaurant, il est 13 h. Il fait maintenant très chaud et quand, vers 14 h, il est question de repartir, j'y renonce et monte avec le chauffeur du bus pour les attendre à l'arrivée. C'était une courte balade, car ils sont arrivés bien transpirants trois quart d'heure après leur départ. Mais c'était pour atteindre un point de vue où vont tous les autocars, où l'on trouve un grand débarras d'artisanat, un bar et même deux danseuses qui attendent quelques CUCs pour se mettre en mouvement ! C'est bien la peine de marcher.

Pour finir l'après midi, nous sommes allés visiter la *cueva del indio*, une grotte qui s'infilte à l'intérieur d'un *mogote*. Sur 500 M, c'est un couloir dallé qui serpente entre les stalactites mis en valeur par l'éclairage électrique et qui aboutit à une rivière souterraine. Deux bateaux à fond plat embarquent les gens pour une visite au fond de la grotte, avant de revenir les débarquer au sortir de la rivière. Grosse attraction, et gros débarras de curios à la sortie.

Jeudi 24

Grande journée de plage à Cayo Jutias pour marquer la fin des balades. La mer n'est pas loin, mais il faut 1 h 30 pour arriver sur place. Un gros bungalow et quelques fauteuils en plastique et leurs parasols partagent la plage de sable en deux. Ayant repéré des pins du côté où nous sommes arrivés, j'entraîne le groupe par là. Mais à peine engagés sur le sable, nous sommes attaqués par des nuées de moustiques, au point de se claquer sans cesse les avant bras et le visage. Nous progressons jusqu'à une pointe où des arbustes prennent racine dans la mer. Mais les assauts redoublent et nous revenons vers l'entrée qui nous semble moins rude. Nous nous séparons à mi-chemin, car un endroit ombragé, avec une plateforme tout de guingois à 100 m du rivage, me tente. Peut être que sur l'eau il n'y a pas de moustique et je me déshabille rapidement pour plonger dans une mer trop chaude et trop salée. Effectivement, sur mon perchoir il n'y a pas de moustique et je respire.

C'est en voyant un cubain marcher sur la plage en direction de mon sac que je replonge vers la plage. Les cubains ne sont pas voleurs, mais il ne faut pas tenter les anges ! Sur place, question piqûres, je m'attendais au pire, mais il n'y a plus. Une petite brise du large s'est levée et ces sales bêtes sont reparties dans leur marécage de l'autre côté de la route. Maintenant, je peux rêvasser dans ce paysage idyllique, mais méfions nous des cartes postales.

Nous avons prévu un regroupement à l'heure du pique nique. Ils sont

presque tous là sous leur petit parasol de chaume, alors que les ombres naturelles pullulent dès qu'on parcourt quelques centaines de mètres. Pause faite, je repars de l'autre côté de la plage où je trouve quelques palmiers assez bienveillants pour me céder leur ombre. A 15 h, je passe au bar, à 16 h nous partons. Mes camarades n'ont pas tous senti l'effet de la réverbération et certains sont plus rouge que rosé. A peine franchi le rideau d'arbres qui sépare la route de la plage, c'est chaleur d'enfer. Une seconde raison pour laquelle le vent, qui s'est maintenant bien établi, est indispensable.

Sur le chemin du retour, Omar nous offre un *guerapo*. C'est un simple jus de canne à sucre, extrait devant soi par une imposante broyeuse électrique qui avale plusieurs fois les cannes et recrache leur jus. Sur des glaçons, pour ceux qui n'ont pas peur de leur eau originelle, c'est très bon, pas trop sucré et très rafraîchissant.

Vendredi 24

Retour à La Havane, après un passage par Pinar del Rio. C'est le chef lieu de la province du même nom et une ville basse avec quelques vestiges d'architecture coloniale. Nous allons tout d'abord visiter la manufacture de tabac où des rangées de travailleurs, hommes et femmes alignés devant un établi font les mêmes gestes que ceux du planteur que nous avons vus il y a quelques jours. Sauf qu'ils remplissent des formes de dix cigares qui sont mises sous une presse. Après, une machine mesure le degré de tassage et s'il est trop faible, le cigare est renvoyé à celui qui l'a roulé. Tout ceci est fait avant l'emballage dans la cape réalisé dans un autre atelier qu'on ne visite pas.

Quartier libre dans les rues de la ville qui ne mérite guère plus qu'une heure de promenade photographique. Et retour à La Havane par l'autoroute. Entrée par le riche quartier des ambassades, puis le Malecon avant de retrouver notre hôtel. Reste un après midi et une journée de balade avant l'avion de Samedi soir. Il fait maintenant très chaud à partir de 12 h et il vaut mieux attendre 17 h pour sortir. Je suis allé dans les quartiers du centre historique que je n'avais pu parcourir. Revenu au centre, j'ai remonté la rue Obispo, celle des touristes, si riche en musique cubaine. Je me suis arrêté dans un café où le chanteur et l'orchestre me paraissait meilleur qu'à côté et je me suis laissé tenter par leur disque. Hélas, au retour, je me suis rendu compte qu'il ne correspondait pas à l'orchestre d'aujourd'hui.

Samedi 25

Pour profiter de la fraîcheur matinale, je suis retourné sur le Malecon. Après, je suis allé visiter la cathédrale et sa tour qui domine la ville. Puis j'ai traîné entre cette place et la Plaza Vieja, trop joliment rénovée, en m'arrêtant à chaque coin d'ombre et de musique. Jusqu'à ce qu'il fasse trop chaud. Là,

je me suis réfugié à l'hôtel, pour attendre l'heure du départ, en évitant une jeune femme qui me proposait un massage, la seule qui m'ait abordé.